

Lettres Modernes

COMPOSITION À PARTIR D'UN OU DE PLUSIEURS TEXTES D'AUTEURS

Vous présenterez les modalités de l'exploitation du corpus suivant dans un projet didactique à l'intention d'une classe de Première.

Texte 1 : Saint-Évremond (1614-1703), *Petits traités*, « Sur les poèmes des Anciens » (extrait), 1705

Texte 2 : Pierre Bayle (1647-1706), *Pensées diverses sur la comète*, CLXXVI, 1680.

Texte 3 : Fontenelle (1657-1757), *Entretiens sur la pluralité des mondes*, « Quatrième soir » (extrait), 1686

Texte 4 : Cyrano de Bergerac (1619-1655), *Lettres diverses*, Lettre VII, 1653

[...]

Quelquefois les comparaisons nous tirent des objets qui nous occupent le plus, par la vaine image d'un autre objet qui fait mal à propos une diversion. Je m'attache à considérer deux armées qui vont se choquer, et je prends l'esprit d'un homme de guerre pour observer la contenance, l'ordre, la disposition des troupes ; tout d'un coup *on me transporte au bord d'une mer que les vents agitent*, et je suis plus prêt de voir des vaisseaux brisés, que des bataillons rompus. Ces vastes pensées que la mer me donne effacent les autres. On me représente une *montagne tout en feu*, et une *forêt tout embrasée*. Où ne va point l'idée d'un embrasement ? Si je n'étais bien maître de mon esprit, on me conduirait insensiblement à l'imagination de la fin du monde. De cet embrasement si affreux, on me fait passer à un *éclat terrible de nues enfermées dans un vallon* ; et à force de diversions on me détourne tellement de la première image qui m'attachait, que je perds entièrement celle du combat.

Nous croyons embellir les objets, en les comparant à des êtres éternels, immenses, infinis, et nous les étouffons au lieu de les relever. Dire qu'une femme est *aussi belle que Mme Mazarin*, c'est la louer mieux que si on la comparait au soleil ; car le sublime et le merveilleux font honneur ; l'impossible et le fabuleux détruisent la louange qu'on veut donner.

La vérité n'était pas du goût des premiers siècles : un mensonge utile, une fausseté heureuse, faisait l'intérêt des imposteurs, et le plaisir des crédules. C'était le secret des Grands et des sages pour gouverner les peuples et les simples. Le vulgaire, qui respectait des erreurs mystérieuses, eût méprisé des vérités toutes nues ; la sagesse était de l'abuser. Le discours s'accommodait à un usage si avantageux ; ce n'étaient que fictions, allégories, paraboles ; rien ne paraissait comme il est en soi ; des dehors spécieux et figurés couvraient le fond de toutes choses ; de vaines images cachaient les réalités, et des comparaisons trop fréquentes détournaient les hommes de l'application aux vrais objets, par l'amusement des ressemblances.

Le génie de notre siècle est tout opposé à cet esprit de fables et de faux mystères. Nous aimons les vérités déclarées ; le bon sens prévaut aux illusions de la fantaisie ; rien ne nous contente aujourd'hui que la solidité, et la raison. Ajoutez à ce changement du goût celui de la connaissance. Nous envisageons la Nature autrement que les Anciens ne l'ont regardée. Les cieux, cette demeure éternelle de tant de divinités, ne sont plus qu'un espace immense et fluide. Le même soleil nous luit encore ; mais nous lui donnons un autre cours : au lieu de s'aller coucher dans la mer, il va éclairer un autre monde. La terre immobile autrefois, dans l'opinion des hommes, tourne aujourd'hui dans la nôtre, et rien n'est égal à la rapidité de son mouvement. Tout est changé : les dieux, la Nature, la politique, les mœurs, le goût, les manières. Tant de changements n'en produiront-ils point dans nos ouvrages ?

Si Homère vivait présentement, il ferait des poèmes admirables, accommodés au siècle où il écrirait. Nos poètes en font de mauvais, ajustés à ceux des Anciens, et conduits par des règles, qui sont tombées avec des choses que le temps a fait tomber.

Je sais qu'il y a de certaines règles éternelles, pour être fondées sur un bon sens, sur une raison ferme et solide, qui subsistera toujours ; mais il en est peu qui portent le caractère de cette raison incorruptible. Celles qui regardaient les mœurs, les affaires, les coutumes des vieux Grecs, ne nous touchent guère aujourd'hui. On en peut dire ce qu'a dit Horace des mots. Elles ont leur âge et leur durée. Les unes meurent de vieillesse ; *ita verborum interit aetas* ; les autres périssent avec leur nation, aussi bien que les maximes du gouvernement, lesquelles ne subsistent pas après l'empire. Il n'y en a donc que bien peu qui aient le droit de diriger nos esprits dans tous les temps, et il serait ridicule de vouloir toujours régler des ouvrages nouveaux, par des lois éteintes. La poésie aurait tort d'exiger de nous ce que la religion et la justice n'en obtiennent pas.

C'est à une imitation servile et trop affectée, qu'est due la disgrâce de tous nos poèmes. Nos poètes n'ont pas eu la force de quitter les dieux, ni l'adresse de bien employer ce que notre religion leur pouvait fournir. Attachés au goût de l'Antiquité, et nécessités à nos sentiments, ils donnent l'air de Mercure à nos anges, et celui des merveilles fabuleuses des Anciens à nos miracles. Ce mélange de l'antique et du moderne leur a fort mal réussi, et on peut dire qu'ils n'ont su tirer aucun avantage de leurs fictions ni faire un bon usage de nos vérités.

Concluons que les poèmes d'Homère seront toujours des chefs-d'œuvre : non pas en tout des

modèles. Ils formeront notre jugement ; et le jugement réglera la disposition des choses présentes.

Texte 2

CLXXVI

Que l'homme ne règle pas sa vie sur ses opinions

Je conçois que c'est une chose bien étrange qu'un homme qui vit bien moralement, et qui ne croit ni paradis, ni enfer. Mais j'en reviens toujours là, que l'homme est une certaine créature qui, avec toute sa raison, n'agit pas toujours conséquemment à sa créance. Les chrétiens nous en fournissent assez de preuves. Cicéron l'a remarqué à l'égard de plusieurs épicuriens, qui étaient bons amis, honnêtes gens, et d'une conduite accommodée, non pas au désir de la volupté, mais aux règles de la raison. « ils vivent mieux, dit-il, qu'ils ne parlent, au lieu que les autres parlent mieux qu'ils ne vivent. » On a fait une semblable remarque sur la conduite des stoïciens. Leurs principes étaient que toutes choses arrivent par une fatalité si inévitable que Dieu lui-même ne peut ni n'a jamais pu l'éviter. Naturellement cela les devait conduire à ne s'exciter à rien, à n'user jamais ni d'exhortations, ni de menaces, ni de censures, ni de promesses. Cependant, il n'y a jamais eu de philosophes qui se soient plus servis de tout cela qu'eux ; et toute leur conduite faisait voir qu'ils se croyaient entièrement les maîtres de leur destinée. Les Turcs tiennent quelque chose de cette doctrine des stoïciens, et outrent extrêmement la matière de la prédestination. Cependant, on les voit fuir le péril, tout comme les autres hommes les fuient, et il s'en faut bien qu'ils ne montent à l'assaut aussi hardiment que les Français, qui ne croient point la prédestination. Tout ce qu'on nous dit de la sécurité de ces infidèles, fondée sur l'opinion qu'ils ont de l'immuabilité de leur sort, sont des contes. Ils se servent des lumières de leur prudence tout comme nous, et châtient certaines fautes encore plus sévèrement que nous. On voit des chrétiens qui nient la prédestination ; on en voit aussi qui la croient. Quelques-uns prétendent que l'on peut être assuré de son salut, que l'on ne perd jamais la grâce, que l'on n'est point sauvé par ses œuvres, qu'il ne faut confesser ses péchés qu'à Dieu, et qu'il n'y a point de purgatoire ; d'autres nient tout cela. Mais malgré cette différence dans les dogmes, ils se gouvernent les uns les autres de la même façon pour ce qui regarde les mœurs. S'ils diffèrent en quelque chose, cela vient du génie particulier de chaque nation, et non pas du génie de la secte.

Ce serait une chose infinie que de parcourir toutes les bizarreries de l'homme, qui font voir que c'est non seulement le plus sot de tous les animaux, comme l'a prouvé M. Des Préaux dans une de ses *satires*, mais aussi un monstre plus monstrueux que les Centaures et que la Chimère de la fable ; ce qui, au dire de M. Pascal, est une forte preuve de la vérité qui nous est récitée dans le livre de la Genèse, touchant la chute du premier homme. Il est certain que c'est là qu'il faut chercher le dernier dénouement de toutes les contradictions qui se voient dans notre espèce. Mais cela n'empêche pas que le principe que j'ai posé ne serve à débrouiller un peu ce chaos. Car s'il est vrai que les persuasions générales de l'esprit ne sont pas le ressort de nos actions, et que c'est le tempérament, la coutume, ou quelque passion particulière qui nous détermine, il peut y avoir une disproportion énorme entre ce que l'on croit et ce que l'on fait. Donc il est aussi facile qu'un athée se prive de ses plaisirs en faveur d'un autre, qu'il est facile qu'un idolâtre fasse un faux serment. Ainsi on voit que, de ce qu'un homme n'a point de religion, il ne s'ensuit pas nécessairement qu'il se porte à toute sorte de crimes, ou à toute sorte de plaisirs. Il s'ensuit seulement qu'il se porte aux choses pour lesquelles son tempérament et le tour de son esprit lui donnent de la sensibilité ; encore faut-il que la crainte de la justice humaine, ou de quelque dommage, ou de quelque blâme, ne vienne pas à la traverse. Par où l'on voit qu'un païen, à l'égard des mœurs, ne vaut pas nécessairement plus qu'un athée.

Texte 3

QUATRIÈME SOIR

Particularités des mondes de Vénus, de Mercure, de Mars, de Jupiter et de Saturne.

Les songes ne furent point heureux ; ils représentèrent toujours quelque chose qui ressemblait à ce que l'on voit ici. J'eus lieu de reprocher à la marquise ce que nous reprochent, à la vue de nos tableaux, de certains peuples, qui ne font jamais que des peintures bizarres et grotesques. *Bon !* disent-ils, *cela est tout à fait comme des hommes ; il n'y a pas là d'imagination.* Il fallut donc se résoudre à ignorer les figures des habitants de toutes ces planètes, et se contenter d'en deviner ce que nous pourrions, en continuant le voyage des mondes que nous avons commencé. Nous en étions à Vénus. « On est bien sûr, dis-je à la marquise, que Vénus tourne sur elle-même ; mais on ne sait pas bien en quel temps, ni par conséquent combien ses jours durent. Pour ses années, elles ne sont que de huit mois, puisqu'elle tourne en ce temps-là autour du Soleil. Comme elle est quarante fois plus petite que la Terre, et la Terre dedans Vénus paraît une planète quarante fois plus grande que Vénus ne nous paraît d'ici ; et, comme la Lune est aussi quarante fois plus petite que la Terre, elle paraît dedans Vénus à peu près de la même grandeur dont Vénus nous paraît d'ici. - Vous m'affligez, dit la marquise. Je vois bien que la Terre n'est pas pour Vénus l'étoile du Berger et la mère des amours comme Vénus l'est pour la Terre, car la Terre de dedans Vénus paraît trop grande, mais la Lune qui y paraît de la même grandeur dont Vénus nous paraît d'ici est justement taillée comme il faut pour y être mère des amours, et étoile du Berger. Ces noms-là ne peuvent convenir qu'à une petite planète, qui soit jolie, claire, brillante, et qui ait un air galant. C'est assurément une destinée agréable pour notre Lune que de présider aux amours des habitants de Vénus ; ces gens-là doivent bien entendre la galanterie. - Oh ! sans soute, répondis-je, le menu peuple de Vénus n'est composé que de Céladons et de Silvandres, et leurs conversations les plus communes valent les plus belles de Clélie. Le climat est très favorable aux amours. Vénus est plus proche que nous du Soleil, et en reçoit une lumière plus vive et plus de chaleur.

-Je vois présentement, interrompit la marquise, comment sont faits les habitants de Vénus : ils ressemblent aux Maures grenadins, un petit peuple noir, brûlé du Soleil, plein d'esprit et de feu, toujours amoureux, faisant des vers, aimant la musique, inventant tous les jours des fêtes, des danses et des tournois. - Permettez-moi de vous dire, madame, répliquai-je, que vous ne connaissez guère bien les habitants de vénus ? Nos Maures grenadins n'auraient été auprès d'eux que des lapons et des Groenlandais pour la froideur et la stupidité.[...] »

Texte 4

SUR L'OMBRE QUE FAISAIENT DES ARBRES DANS L'EAU

Monsieur,

Le ventre couché sur le gazon d'une rivière, et le dos étendu sous les branches d'un saule qui se mire dedans, je vois renouveler aux arbres l'histoire de Narcisse ; cent peupliers précipitent dans l'ombre cent autre peupliers, et ces aquatiques ont été tellement épouvantés de leur chute, qu'ils

tremblent encore tous les jours du vent qui ne les touche pas ; je m'imagine que, la nuit ayant noirci toutes choses, le Soleil les plonge dans l'eau pour les laver ; mais que dirai-je de ce miroir fluide, de ce petit monde renversé, qui place les chênes au-dessous de la mousse, et le ciel plus bas que les chênes ? Ne sont-ce point de ces vierges de jadis métamorphosées en arbres qui, désespérées de sentir encore leur pudeur violée par les baisers d'Apollon, se précipitent dans ce fleuve la tête en bas ? ou n'est-ce point qu'Apollon lui-même, offensé qu'elles aient osé protéger contre lui la fraîcheur, les ait ainsi pendues par les pieds ? Aujourd'hui le poisson se promène dans les bois ; et des forêts entières sont au milieu des eaux sans se mouiller ; un vieil orme entre autres vous ferait rire, qui s'est quasi couché jusque dessus l'autre bord afin que, son image prenant la même posture, il fût de son corps et de son portrait un hameçon pour la pêche. L'onde n'est pas ingrate de la visite que ces saules lui rendent ; elle a percé l'Univers à jour, de peur que la vase de son lit ne souillât leurs rameaux, et non contente d'avoir formé du cristal avec de la bourbe, elle a voûté des cieux et des astres par-dessous, afin qu'on ne pût dire que ceux qui l'étaient venus voir eussent perdu le jour qu'ils avaient quitté pour elle. Maintenant nous pouvons baisser les yeux au ciel, et par elle le jour se peut vanter que tout faible qu'il est à 4 heures du matin, il a pourtant la force de précipiter le ciel dans des abîmes ; mais admirez l'empire que la basse région de l'âme exerce sur la haute : après avoir découvert que tout ce miracle n'est qu'une imposture des sens, je ne puis encore empêcher ma vue de prendre au moins ce firmament imaginaire pour un grand lac sur qui la terre flotte ; le rossignol qui du haut d'une branche se regarde dedans, croit être tombé dans la rivière : il est au sommet d'un chêne et toutefois il a peur de se noyer ; mais lorsque après s'être affermi de l'œil et des pieds, il a dissipé sa frayeur, son portrait ne lui paraissant plus qu'un rival à combattre, il gazouille, il éclate, il s'égosille, et cet autre rossignol, sans rompre le silence, s'égosille en apparence comme lui ; et trompe l'âme avec tant de charmes qu'on se figure qu'il ne chante que pour se faire ouïr de nos yeux ; je pense même qu'il gazouille du geste, et ne pousse aucun son dans l'oreille afin de répondre en même temps à son ennemi, et pour n'enfreindre pas les lois du pays qu'il habite, dont le peuple est muet ; la perche, la dorade et la truite qui le voient, ne savent si c'est un poisson vêtu de plumes, ou si c'est un oiseau dépouillé de son corps ; elles s'amassent autour de lui, le considèrent comme un monstre, et le brochet (ce tyran des rivières) jaloux de rencontrer un étranger sur son trône, le cherche en le trouvant, le touche et ne le peut sentir, court après lui au milieu de lui-même, et s'étonne de l'avoir tant de fois traversé sans le blesser ; moi-même j'en demeure tellement consterné que je suis contraint de quitter ce tableau. Je vous prie de suspendre sa condamnation, puisqu'il est malaisé de juger d'une ombre ; car quand mes enthousiasmes auraient la réputation d'être fort éclairés, il n'est pas impossible que la lumière de celui-ci soit petite, ayant prise à l'ombre ; et puis, quelle autre chose pourrais-je ajouter à la description de cette image enluminée, sinon que c'est un rien visible, un caméléon spirituel ; une nuit, que la nuit fait mourir ; un procès des yeux et de la raison, une privation de clarté que la clarté met au jour ; enfin que c'est un esclave qui ne manque non plus à la matière, qu'à la fin de mes lettres,

Votre serviteur, etc.